

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Dominique JAQUET

Dans la campagne romaine

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1918, tome 17, p. 97-105

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Dans la campagne romaine

1918, 9 mai, 6 heures du matin. — Mon modeste véhicule franchit les murs de l'enceinte Aurélienne, et descend la grande Avenue Nomentane. A gauche, une rangée de *villini* élégants, où de luxueux instituts féminins abritent leur riche clientèle. Tout au fond, le *campanile* de la Basilique où repose le corps de sainte Agnès, tout près de sa catacombe. A droite, une série de grandes villas, parure somptueuse de la Voie Nomentane. Les Patrizzi, les Torlonia, les Mattei, les Massimo, les Altieri, ont rivalisé d'art et d'opulence pour créer des palais et des parcs qu'aucune autre ville ne possède.

Des haies de buis noir ou de palmiers aux feuilles larges et épanouies devraient dérober leur richesse aux regards des passants ; mais ces voiles de verdure ne sauraient dissimuler les chênes immenses au feuillage luisant, les cyprès élégants et altiers, les platanes majestueux, et quand tout à coup, au travers d'une grille ajourée, le regard peut s'insinuer dans cette magnificence, la vue se perd dans des allées d'ombre majestueuses, symétriquement, mais artistement dessinées par les grands maîtres de la Renaissance. Au centre, la villa superbe, qui a conditionné toute cette ordonnance, se dresse comme une reine dans son palais de verdure. Et, jusqu'au fond de l'Avenue, les visions succèdent aux visions. J'adresse au passage un pieux sentiment à la chère Basilique et à la catacombe de sainte Agnès. Bientôt « la Barrière Nomentane » marque le terme de la grande Avenue. La route se resserre, jalonnée d'*osterie* populaires. Les grands arbres, plus rapprochés, croisent leurs rameaux sur nos têtes, et nous font un dôme de verdure. Charme qui ne dure qu'un instant, car, bientôt les arbres se dérobent, la voûte s'éclaircit, soudain l'horizon s'ouvre, indéfini : c'est la campagne romaine.

Je ne l'avais traversée qu'aux mois d'automne ou d'hiver, lorsqu'elle n'offre qu'une plaine monotone, solennelle et désolée. Ce matin, elle m'apparaît avec toute la fraîcheur et la richesse de sa parure estivale. Le coup d'œil est merveilleux. Le regard embrasse un tableau immense qu'encadrent, au loin, les montagnes bleuâtres de la Sabine. Les habitations sont rares et dispersées dans la vaste étendue : fermes, granges, cabanes, huttes, arrondies et couvertes de chaume, vestiges des *tuguria* des anciens colons de l'*agro romano*. De loin en loin, des casernes aux toits rouges, allongées, parallèles, où sont abrités des prisonniers slaves ou roumains, qui cultivent avec amour les terres d'un pays ami de leurs aspirations nationales. Çà et là, des pans de murs antiques émergent des champs cultivés et relient les souvenirs

du passé aux préoccupations du présent. Au loin, tout se confond dans la perspective indéfinie : les arbres clairsemés, mais décoratifs, les couleurs éclatantes des prairies, l'étendue des blés déjà jaunissants, les habitations éparses, la lumière ardente, les horizons brumeux, le ciel profond, les montagnes voisines, et pourtant lointaines. Le tableau est d'une magnificence égale à sa grandeur. Je laisse mes sens se baigner de lumière, de couleurs, de parfums, d'air caressant, tandis que mon âme s'abandonne à cette impression vague, intime et profonde que donne la vue d'une étendue illimitée.

Déjà dix kilomètres nous ont séparés de la ville de Rome. Bien loin encore, sur le bord du ruban tracé par la route, une église dessine sa silhouette. C'est là qu'une population chrétienne nous attend. La maison de Dieu se dresse à la limite de la zone cultivée. Au-delà, c'est l'immensité encore en jachère, où vaguent les troupeaux de brebis, les bœufs aux cornes immenses et les buffles aux yeux glauques et menaçants.

C'est sur la lisière de cette région déserte que Pie X a fondé une paroisse pour les cultivateurs et les pâtres de cette partie de la campagne romaine. L'église est petite, mais élégante et de forme basilicale. Son style nous avertit que nous sommes en un lieu consacré par de grands souvenirs. En face de l'église nouvelle, de l'autre côté de la route, s'aperçoit un toit surbaissé, qui émerge à peine de terre. Il recouvre les restes d'une antique basilique qui servait de vestibule à une catacombe. La catacombe a été découverte en 1854, et la basilique discrètement restaurée. On a voulu que la nouvelle basilique fût la fille de la basilique antique. Elle reproduit en effet les traits de sa mère, mais avec la pureté de lignes, la fraîcheur et la grâce de la jeunesse.

Nos devoirs nous appellent à la petite église paroissiale. Une foule de *contadini*, aux visages bronzés, aux

vêtements rustiques, éclatants, multicolores, se pressent aux abords de l'église. C'est qu'une solennité émouvante, et bien nouvelle pour eux, doit s'y célébrer aujourd'hui. Des parents nombreux viennent accompagner leurs enfants à la sainte Table et assister à la cérémonie de leur confirmation.

Pendant que s'achèvent les préparatifs, on me conduit dans une pièce de la *canonica* (presbytère) dont la croisée s'ouvre vers le sud. O surprise ! Rome est toute entière sous mes yeux. Mon regard embrasse, dans un splendide tableau, la grande ville assise sur ses dix collines. Il en distingue les monuments, les églises, les palais, les coupoles et jusqu'aux habitations aimées. Au-dessus de cet ensemble se dresse, avec majesté, la coupole harmonieuse de la Basilique de S. Pierre. Mon esprit se livre pendant quelques instants au ravissement de cette vision à nulle autre pareille. Peu à peu cependant, mon regard s'arrête sur la plaine qui s'étend jusqu'aux murs de la Ville. Il aperçoit la ligne rousse de l'enceinte aurélienne ; il en distingue les trois portes antiques : la porte Salaria au centre, la porte Nomentane à l'est et la porte Flaminienne à l'ouest. La vaste étendue, l'enceinte et ses portes, la ville et ses collines évoquent en foule dans ma mémoire les souvenirs du passé. Car, c'est par les trois grandes voies qui sillonnent cette plaine, qu'ont défilé les légions romaines qui allaient conquérir le monde. Mais, c'est par là aussi qu'ont passé tous les ennemis de Rome. C'est dans cette étendue qu'ils dressaient leurs tentes avant d'assaillir les robustes remparts couronnés de tours. Annibal est venu le premier, après la bataille Trasimène, et a planté ses tentes à huit kilomètres des murs. La pensée d'un peuple qui se défendrait avec l'énergie du désespoir, lui conseilla de passer outre. Il transporta son camp sur les Monts Albains, avant de descendre dans la Campanie. C'est sur cette plaine que se sont déversés tous les torrents des barbares. Ils s'y répandaient,

non les guerriers seulement, mais des tributs tout entières, avec les femmes, les enfants, les chariots et les troupeaux. Les guerriers donnaient l'assaut aux trois portes à la fois. Celle du centre céda la première. Le flot s'y précipitait, inondant, ravageant, détruisant la ville odieuse qui dominait sur le monde. Alaric vint d'abord avec ses Visigoths ; Genséric le suivit avec ses Vandales ; puis Odoacre, avec ses Hérules, Théodoric, avec ses Ostrogoths, qui sont restés. Justinien rétablit l'Empire de Byzance, les Lombards ne cessèrent de convoiter la ville devenue la tête du monde religieux ; Pépin et Charlemagne accoururent en libérateurs ; c'est par cette porte Flaminienne que Charlemagne entra dans Rome avec ses Francs, lorsqu'il vint fonder avec le Pape le nouvel Empire d'Occident. Plus tard, les empereurs d'Allemagne, les trois Otton, Henri II, Henri IV, Frédéric I^{er}, Barberousse, Frédéric II, et tant d'autres jusqu'à Charles-Quint se sont présentés pour recevoir la couronne impériale, et, tour à tour, pour persécuter ou protéger la papauté. Quelle tragédie que l'histoire, que l'histoire qui s'est déroulée dans cette plaine !

Mais n'assistons-nous pas aujourd'hui à des bouleversements et à des évolutions que l'antiquité n'a pas connus ? Spectacles de violence et de sang, éloignez-vous de ma pensée, afin que mon âme puisse s'ouvrir tout à l'heure aux impressions saintes, radieuses de la religion.....

Les rites de la sainte Eglise sont invariables. Mais, on éprouve une consolation très douce à les déployer pour les humbles. Dans la petite basilique, la cérémonie fut simple et touchante. Quarante enfants, primitifs d'aspect, mais très intelligents et tout pénétrés de leur bonheur, reçurent, pour la première fois, le Dieu que l'on distribuait aux premiers chrétiens dans la catacombe voisine. Relevée d'ailleurs par une pieuse instruction, admirablement adaptée à la mentalité de l'auditoire, la cérémonie

fut encore rehaussée par une musique luxuriante, qu'il n'est plus donné d'entendre dans les basiliques de Rome. Un enfant de 13 ans, tenant l'harmonium, deux catholiques distingués, venus de Rome, attaquèrent un de ces *Tantum ergo* de haute école, que la réforme de Pie X a proscrits du sanctuaire. Mais il semblait que le Pape des petits enfants bénissait du haut du ciel cette fervente et modeste assemblée, et que son sourire paternel absolvait, pour cette fois, cette infraction à son *motu proprio*.

Transportons-nous dans la vie religieuse des premiers siècles du christianisme. La transition ne sera ni longue, ni difficile. Nous n'avons qu'à traverser la route, pour entrer dans la catacombe de S. Alexandre. L'antique basilique dont nous avons parlé, lui servait de vestibule. Elle fut construite presque au niveau du sol. Aujourd'hui encore, une quinzaine de marches suffisent à y descendre. Que l'on éloigne donc de son imagination l'image des grandes catacombes de Rome, et des longues rampes qui plongent dans les souterrains de ces immenses hypogées ; qu'on oublie ces galeries indéfinies qui déroulent leurs labyrinthes en des profondeurs de cinq ou six étages superposés. Ici, des galeries peu nombreuses se développent en demi-cercles autour de la basilique. Tout est pauvre, simple, populaire : nous sommes dans une catacombe de campagne. Mais, cette pensée même me touche profondément. Qui ne serait ému en visitant ce cimetière du second siècle, où les colons chrétiens de *l'agro romano* ensevelissaient les compagnons de leur « pèlerinage terrestre » ? Que d'âmes humbles, mais ferventes ont prié devant ces *loculi* ! A combien aussi ces modestes galeries auront servi de refuge au temps des persécutions ! Car les bourreaux venaient les chercher jusque dans ces lieux déserts. Des martyrs insignes ont consacré cette basilique et en ont fait un sanctuaire. Elle

a même reçu la dépouille d'un des premiers successeurs de S. Pierre, si l'on en croit la tradition. Les noms illustres du Pape S. Alexandre et des martyrs Eventius et Theodulus, recueillis dans cette catacombe, sont gravés sur les diptyques de l'Eglise universelle. Or, elle est encore sous nos yeux cette basilique de pauvres gens, illustrée par de glorieux martyrs. Il est vrai que depuis le huitième siècle, nul n'a songé à la défendre contre les injures du temps. Ses flancs se sont effondrés ; toutefois de grands pans de mur encore debout, et quelques colonnes brisées, en dessinent l'enceinte, plusieurs fois agrandie. Les matériaux et l'appareil des murs sont de l'époque impériale. Si le martyr saint Alexandre, qui lui a donné son nom, pouvait être identifié, sans doute possible, avec le Pape S. Alexandre, ce cimetière chrétien remonterait aux premières années du second siècle. Il attesterait donc la diffusion rapide du christianisme parmi les colons de la campagne romaine. L'abside de la basilique a mieux résisté que la nef à l'action des siècles. Voici le presbyterium, qui a conservé le siège épiscopal. Voilà l'autel qui recouvrait les reliques des martyrs. Détail particulier : il est placé obliquement par rapport à l'orientation postérieure de la basilique ; on aura, dans des restaurations successives, voulu respecter remplacement sacré des tombes des martyrs. A gauche, un autre autel a été érigé sur la tombe du martyr Adéodat. Des dalles chargées d'inscriptions, portant les dates des consuls en charge, recouvrent des secrets que l'archéologie ne tardera pas à nous révéler.

Les galeries de l'hypogée paraissent bien modestes à qui les visite avec le souvenir des catacombes urbaines. Combien sont grossiers, combien sont étroits ces *loculi* où ces colons et ces esclaves déposaient les dépouilles de leurs frères ! Les inscriptions ont été tracées au gratin. Leurs textes ainsi que les symboles funéraires attestent l'humble condition de ceux dont ils recouvraient

les cendres. On y lit cependant des pensées ingénieuses ou touchantes. Je relève l'idée originale d'un voiturier qui a fait graver sur son *loculus* les insignes de sa profession : le cheval, le harnais, le véhicule, le *flagellum* ; on ne saurait s'y méprendre. Mais combien plus élevé ce souhait gravé sur une tombe, en latin populaire : *Sebastiane, spiritus tuus in bono* : « Sébastien, que ton âme soit dans le bonheur ! »

On sort de cette humble catacombe le cœur pénétré d'une joie douce et profonde, car on a communié pendant quelques instants à la vie des pauvres gens des premiers siècles, qui vivaient de travail, de souffrances et de foi. Cette foi est encore l'âme de notre vie. Les Etats se sont transformés, l'Empire est tombé, les barbares ont passé ; l'esprit des humbles qui reposent dans cet hypogée a survécu aux catastrophes et a vaincu le monde.

Lorsque, le soir, nous reprîmes le chemin de Rome, les montagnes de la Sabine, dépouillées de la brume légère qui les estompait le matin, ciselaient avec une pureté extraordinaire leurs sommets arrondis ou leurs fines arêtes sur le ciel bleu sombre des horizons romains. Sur leurs flancs s'étagaient de nombreuses bourgades sur lesquelles l'histoire de Rome a jeté quelques rayons de sa gloire. Près de nous, Mentana — l'antique Nomentum — couvre le sommet d'un monticule de la calotte de ses maisons grises. Au delà, la bourgade de Monte-Rotondo, se développe en écharpe sur le flanc d'une colline, Monte Rotondo ! où pour la première fois, mais pour une juste et sainte cause, « les chassépots ont fait merveille ». Vers le sud, mes yeux interrogent longuement les ruines de la ville Adriana et l'emplacement de l'antique Tibur (Tivoli) qui se dressait sur le rocher d'où tombent les gracieuses cascades.

Lorsque mes yeux furent rassasiés de ce spectacle enchanteur, mon esprit se reporta vers la catacombe de

S. Alexandre. Il évoqua les arguments par lesquels les maîtres de la critique, — de Rossi, Duchesne, Marucchi, — affirment ou révoquent en doute l'identité du Pape Alexandre et du martyr de ce nom. Pendant que je méditais leurs raisonnements opposés, un souvenir lointain me revint à la mémoire. Ce fut en 1854, nous l'avons dit, que de Rossi découvrit la catacombe suburbicaine de S. Alexandre. Malgré les objections de l'illustre archéologue, Pie IX, adopta la thèse de l'unité des martyrs du nom d'Alexandre. Aussi, allait-il prier quelquefois au milieu des ruines de l'antique basilique. C'est au retour de l'une de ces visites, en 1856 ⁽¹⁾, que Pie IX et sa suite, s'étant arrêtés près de la Basilique de S^{te}-Agnès, échappèrent comme par miracle à l'effondrement de la salle où ils étaient réunis. Et c'est pour témoigner sa reconnaissance à S. Alexandre et à Ste Agnès, auxquels il attribuait son salut, que le grand Pontife fit graver sur l'ancienne porte Nomentane (*Porta pia*) une belle inscription, qu'avait composée une plume d'or, et qu'on lit encore aujourd'hui :

ALEXANDRO PONTIFICI MAXIMO
AGNETI VIRGINI
QUORUM TROPÆIS
VIA NONENTANA NOBILITATUR
PIUS IX, P. M.
DECESSORI SUO,
SOSPITATRICI SUÆ.

Le style lapidaire ne saurait nous offrir une inscription qui unît aussi harmonieusement la concision avec l'élégance, la simplicité avec la majesté. Nous en abandonnons la traduction aux lecteurs si lettrés des *Echos* ; car c'est pour eux qu'avec le sentiment d'une affectueuse sympathie, nous avons tracé ce simple récit d'une journée, où le souvenir des catacombes de S. Maurice nous est revenu plusieurs fois au cœur et à la mémoire.

† Dominique JAQUET, archev. de Salamine.

1) Nous nous rappelons facilement cette date, car nous étions alors élève du Collège de St-Maurice.